

Olivier GALLAND
CNRS-GEMAS

INDIVIDUALISATION DES MŒURS ET CHOIX CULTURELS

Dans l'accès à ce qu'on appelle parfois la « culture légitime », la démocratisation semble marquer le pas. Olivier Donnat le remarquait encore récemment dans la dernière livraison de *Données Sociales*¹. Les équipements culturels sont plus fréquentés, mais les écarts entre groupes sociaux semblent rester à peu près constants. Pour comprendre les ressorts de cette stabilité des écarts, il est évidemment tentant de braquer le projecteur sur les comportements des jeunes générations : l'élitisme dans l'accès à la culture se maintient-il chez les jeunes ce qui expliquerait la perpétuation des différences sociales ? Or, lorsqu'on y regarde de près le constat n'est pas celui-là. Ma contribution ne portera pas sur la stratification sociale de la culture, mais je prends ce point de départ pour développer mon argument essentiel : le rapport de l'ensemble des jeunes générations à la culture a changé et ne permet plus de se contenter d'une lecture, qui a été la plus courante jusqu'à présent, en termes de handicaps ou d'atouts culturels liés à la position dans l'échelle de stratification sociale.

Pour étayer l'argument, il faut regarder quelques chiffres. Je prendrai comme indicateur résumant le rapport à la culture, la pratique de la lecture. Comme le remarquait François de Singly, il y a quelques années dans un article sur la lecture des jeunes, cette pratique reste très corrélée à la sphère de la culture « classique »². Elle peut donc bien résumer le rapport global aux pratiques cultivées.

La figure 1 nous montre l'évolution selon l'âge du % de non lecteurs. L'évolution générationnelle divergente apparaît clairement : malgré leur niveau d'études, en moyenne plus élevé, les jeunes se détachent nettement de la lecture. Le font-ils dans des proportions équivalentes, quels que soient leurs atouts scolaires ? La réponse est positive, c'est ce que montre le deuxième graphique (figure 2).

On constate même que la divergence générationnelle est d'autant plus forte que le niveau d'études est élevé. Chez les Français qui ont au moins le bac, les jeunes lisent de moins en moins, alors que les plus âgés, au moins depuis l'enquête de 1981 lisent plus (ou du moins sont moins nombreux à ne lire aucun livre) (figure 3).

¹ Olivier Donnat L'évolution des pratiques culturelles, *Données Sociales 2002-2003*, INSEE, 2002, p. 581-586

² F. de Singly, La lecture de livres pendant la jeunesse : statut et fonction, in *Lire aujourd'hui en France*, sous la direction de Martine Poulain, Editions du Cercle de la Librairie, 1993

Figure 1. L'éloignement des jeunes à l'égard de la lecture (Source : enquêtes sur les pratiques culturelles des Français)

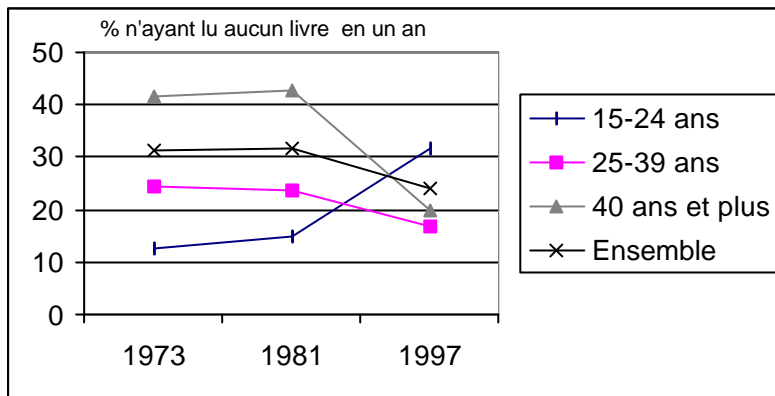


Figure 2. L'éloignement des jeunes à l'égard de la lecture selon le niveau d'études

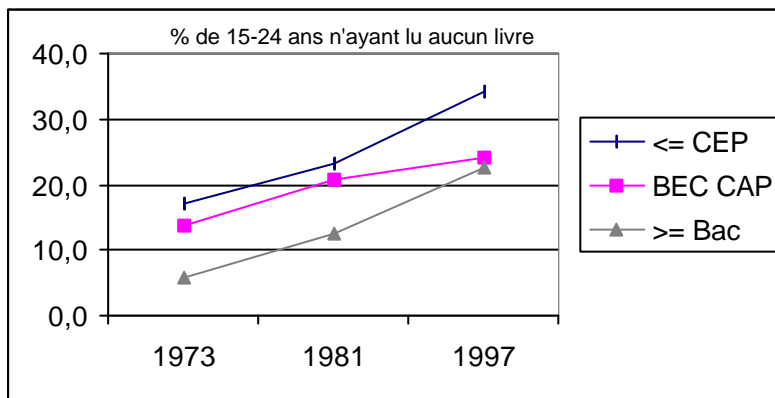
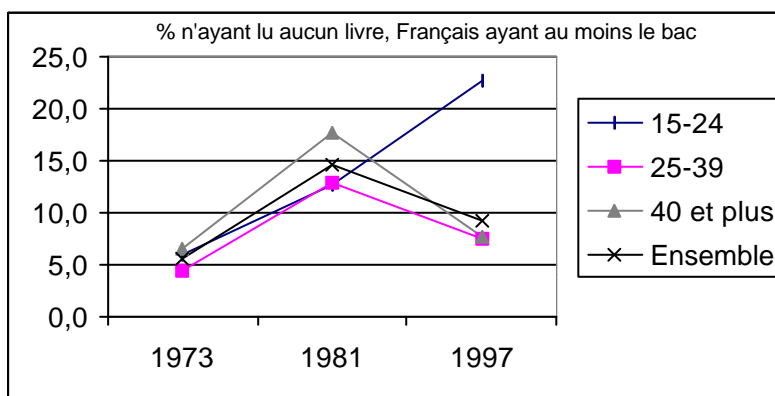


Figure 3. L'éloignement à l'égard de la lecture parmi les Français ayant au moins le bac



Il est inutile de multiplier les données, mais on pourrait présenter des graphiques tout à fait comparables à propos de la fréquentation des expositions de peinture ou des musées.

Que conclure de ce premier ensemble de données ? Une chose que constatait déjà Anne-Marie Chartier dans un article sur la lecture scolaire³ ou que constatait également Emmanuel Fraisse dans un

³ Anne-Marie Chartier, La lecture scolaire entre pédagogie et sociologie, in *Lire aujourd'hui en France*, sous la direction de Martine Poulain, Editions du Cercle de la Librairie, 1993

livre sur les étudiants et la lecture⁴ il y a déjà quelques années : que, dans les jeunes générations au moins, la relation entre un haut niveau d'éducation et les pratiques cultivées tendait à se distendre. Si ce résultat est confirmé, et je reste évidemment prudent, il me semble que cela devrait conduire les sociologues à une révision assez considérable de leur approche des pratiques culturelles, celle sur laquelle reposait, par exemple, l'argument essentiel de *la Distinction*. Faut-il raisonner toujours en termes de hiérarchie d'accès aux biens culturels fondée sur l'inégale répartition des atouts sociaux de départ, si un effet générationnel fait qu'une génération dans son ensemble ne montre plus, quels que soient les atouts initiaux dont disposent ses membres, aucune « bonne volonté culturelle » ? Il reste évidemment à comprendre ce qui expliquerait ce détachement générationnel. C'est sur ce point maintenant que je voudrais proposer quelques pistes de réflexion, tout à fait provisoires.

Je propose d'explorer trois pistes. L'une a trait à l'évolution des valeurs qui, selon moi, transforme le rapport aux biens culturels. La seconde se rapporte à l'affaiblissement de la socialisation familiale. La dernière concerne la sociabilité et les loisirs.

1 – L'individualisation des mœurs

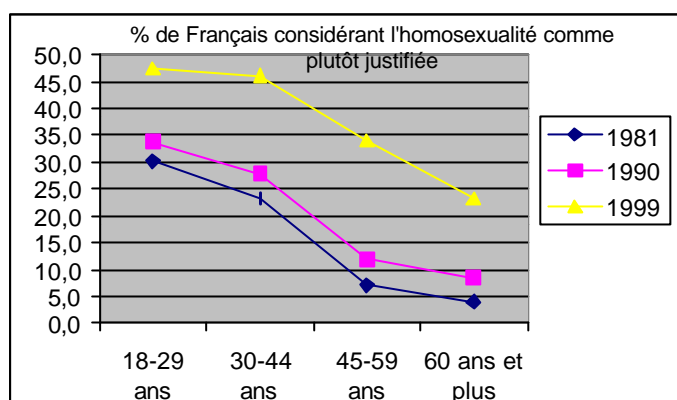
Dans l'analyse récente de l'évolution des valeurs des Français et des Européens que nous avons menée avec quelques collègues⁵, une tendance commune se dégagait que nous avons appelée *l'individualisation des mœurs*, c'est-à-dire le comportement qui consiste pour les individus à vouloir choisir par eux-mêmes et uniquement par eux-mêmes ce qui est bon ou mauvais pour eux. Cette revendication de liberté dans les choix moraux n'est évidemment pas nouvelle. C'est une tendance séculaire liée à l'affaiblissement de l'encadrement des individus par des institutions, et notamment par les Eglises. Mais l'accélération qu'a connue ce mouvement au cours des 10 dernières années est spectaculaire.

L'une de ses illustrations les plus frappantes concerne l'évolution des attitudes à l'égard de l'homosexualité. Comme le montre la figure 4, la tolérance à son égard s'est fortement accrue depuis dix ans, d'ailleurs dans toutes les générations, même si les jeunes restent les plus permissifs (presque la moitié d'entre eux la considèrent aujourd'hui avec une certaine bienveillance). Sans bien sûr forcément partager eux-mêmes cette orientation sexuelle, une part grandissante des Français considèrent donc, que chacun doit être libre, s'il le désire, d'y adhérer, même si elle est condamnée par l'Eglise. Mais ce n'est qu'un exemple ; les Français admettent aussi beaucoup plus facilement qu'il y a vingt ans l'idée du divorce, de l'euthanasie et dans une moindre mesure du suicide. Ce qu'il y a de commun derrière tout cela, c'est l'idée de la libre disposition de soi-même.

⁴ Emmanuel Fraisse (dir.), *Les étudiants et la lecture*, PUF, Politique d'aujourd'hui, 1993

⁵ Voir à ce sujet les travaux réalisés par les chercheurs regroupés dans l'association ARVAL: Pierre Bréchon (dir.), *Les valeurs des Français*, A. Colin, et le numéro spécial de la revue *Futuribles* (n° 277, juillet-août 2002)

Figure 4. Un exemple : une tolérance croissante à l'égard de l'homosexualité (enquêtes « valeurs »)



Bien sûr, comme le rappelait récemment Raymond Boudon⁶, ce comportement n'équivaut pas au triomphe d'une permissivité généralisée et sans limites, ni au rejet ou à l'abandon de toutes les valeurs qui ont, jusqu'à présent, composé l'univers mental des Français. Mais les limites que les individus fixent à leurs choix ne se trouvent plus aujourd'hui dans des principes abstraits, dans des règles impersonnelles et intangibles, elles résident simplement dans le rapport à autrui : est licite ce qui ne nuit pas aux autres, est condamné ce qui peut avoir des conséquences négatives sur autrui.

On constate, par exemple, un maintien de l'attachement à la fidélité dans le couple et une demande accrue d'autorité dans les relations sociales. Mais il n'y a pas là de contradiction avec la permissivité croissante dans le domaine privé : l'individualisation des mœurs s'accompagne d'un souhait réaffirmé et peut-être même renforcé de régulation des relations entre personnes. Les Français, et les jeunes parmi eux, adhèrent à une morale relationnelle qui fonde les normes non plus sur des principes abstraits, mais sur leur effet social direct dans les relations interpersonnelles. L'attachement à la fidélité, par exemple, relève de ce principe : chacun est libre de choisir son orientation sexuelle, mais un couple est fondé sur un contrat moral entre deux personnes et ce contrat ne peut être rompu de manière subreptice. Il ne peut l'être qu'au terme d'un constat commun de désaccord : c'est pourquoi tout en étant favorables à la fidélité, les Français jugent que, dans ce cas, le divorce est une solution raisonnable.

Cette tendance à l'individualisation des mœurs n'exerce pas seulement ses effets sur les normes de comportement ; elle le fait aussi probablement en ce qui concerne les choix culturels. Dans ce domaine également, me semble-t-il, les individus, et plus encore les jeunes, veulent choisir ce qui leur semble bon ou mauvais pour eux et ce nouveau principe attaque de plein fouet l'idée de la transmission intergénérationnelle, sur laquelle est fondée la conception traditionnelle de la culture. Beaucoup de parents ont probablement fait comme moi l'expérience personnelle des réticences de leurs enfants à accepter de recevoir en dépôt un fonds culturel, supposé commun et imprescriptible,

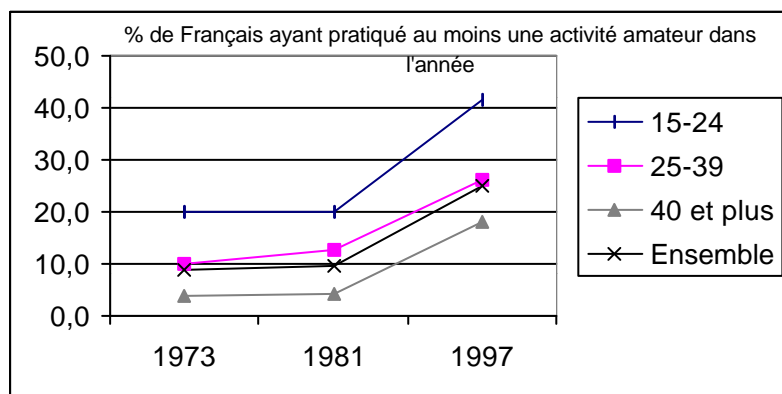
⁶ Raymond Boudon, *Déclin de la morale ? Déclin des valeurs ?*, PUF, 2002

qui, jusqu'alors se transmettait de génération en génération, par exemple à travers la littérature classique. La concurrence de la télévision ou d'autres médias me semble une explication beaucoup trop courte, même si bien sûr elle contribue aussi à cette désaffection.

Car si on les écoute, que disent ces enfants ou ces adolescents ? Une chose simple, mais nouvelle par rapport à ce qu'était la norme dans ma génération : ils ne veulent pas recevoir sans pouvoir choisir. Dans les générations précédentes, la transmission des œuvres culturelles avait quelque chose de sacré, elle exprimait plus que l'accès à la culture, elle exprimait l'introduction à la société toute entière. Je n'ignore pas, bien entendu, ce qu'avait d'élitiste cette forme de transmission culturelle. Mais ses effets dépassaient sans doute largement, l'univers social auquel elle était réservée. Comme le disait Bourdieu, certaines classes qui en étaient exclues, faisaient preuve de « bonne volonté culturelle ». Force est de constater que ce respect de principe a disparu. Chaque œuvre est évaluée à l'aune de critères d'immédiateté, c'est-à-dire qu'elle doit entrer en concordance avec des goûts et des attentes qui s'expriment aujourd'hui. Bien sûr, les modes culturelles ont toujours existé, mais au-delà des modes un fonds commun se sédimentait et se transmettait. Ce fonds commun n'a pas disparu, il est aujourd'hui transmis, en partie au moins, par l'école à un nombre d'ailleurs grandissant de jeunes. Mais, ce faisant, il sort de l'univers des libres choix. Or pouvoir choisir est ce qui paraît aujourd'hui essentiel aux jeunes générations.

On a d'ailleurs une illustration tout à fait frappante de ces nouveaux rapports à la culture en constatant que ce que les enquêtes sur les pratiques culturelles des Français appellent « les pratiques amateurs », c'est-à-dire des activités réalisées par les personnes elles-mêmes dans un champ très voisin de celui qui donne lieu à la production d'œuvres culturelles reconnues - celui de l'écriture, du théâtre, de la danse, par exemple - connaissent un succès grandissant. Ces pratiques progressent fortement dans toutes les générations, y compris chez les jeunes (figure 5). Ce n'est donc pas l'idée même de pratiques culturelles qu'on associe tout à fait habituellement à l'idée classique de culture, qui serait délaissée ou rejetée, c'est plutôt probablement un mode de transmission.

Figure 5. Le succès croissant des pratiques amateurs (enquêtes sur les pratiques culturelles des Français)



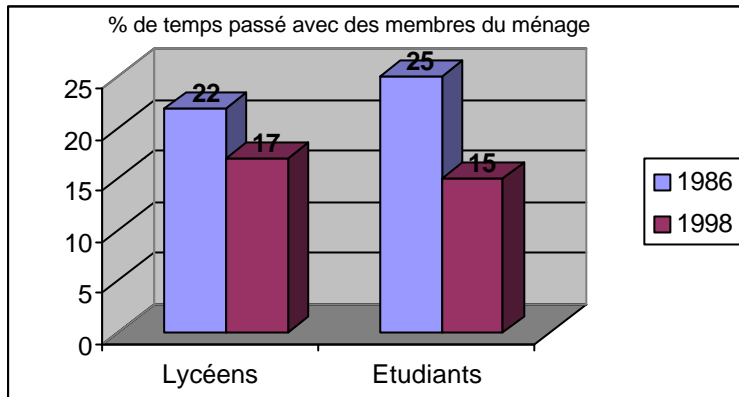
2 L'affaiblissement de la socialisation familiale

La deuxième piste que je voulais explorer concerne l'affaiblissement de la socialisation familiale. Cette idée n'est évidemment pas sans lien avec la précédente, puisque dans les milieux qui s'estimaient dépositaires de la culture classique, l'introduction aux œuvres se faisait en grande partie par le biais de la socialisation familiale. L'idée du libre choix contribue donc de facto à affaiblir ce mode de transmission. Mais il y a plus. Plusieurs indices semblent montrer que l'autonomie culturelle des jeunes, c'est-à-dire le fait d'affirmer des goûts et des fréquentations en partie indépendants des normes et des choix familiaux, se manifeste de plus en plus précocement.

J'en ai, pour ma part, trouvé une illustration assez nette dans l'exploitation des enquêtes « emplois du temps » de l'INSEE. En exploitant ces enquêtes en 1986⁷, j'avais constaté de nettes différences dans la structure des emplois du temps des lycéens et des étudiants. Dans le palmarès des activités les plus pratiquées par les lycéens apparaissaient peu d'activités complètement étrangères aux deux grandes instances de socialisation que sont la famille et l'école. Ces activités, notamment tout ce qui concerne les sorties et la fréquentation des amis, apparaissaient par contre fortement chez les étudiants. Je conclusais donc que les lycéens, pour une grande part, restaient des adolescents largement encore sous le contrôle de la famille et de l'école. En 1998, date de la dernière enquête emplois du temps, le tableau est assez largement bouleversé : les lycéens sortent ainsi beaucoup plus au spectacle qu'ils ne le faisaient en 1986 (+17 mn/jour en moyenne), ils passent plus de temps à rendre visite à des amis (+14 mn), à prendre des repas à l'extérieur de leur domicile (+ 8mn), à se promener (+ 6mn). Il passent aussi plus de temps à exercer une activité de travail qui leur procure probablement les ressources supplémentaires qui leur permettent de sortir plus souvent. La structure de l'emploi du temps des lycéens s'est donc fortement rapprochée de celle des étudiants

Par ailleurs, si on prend en compte l'ensemble des activités d'une journée, la baisse du temps passé par les jeunes scolarisés, qu'ils soient lycéens ou étudiants, avec des membres du ménage pour pratiquer ces activités, est sensible (figure 6).

Figure 6. La baisse du temps passé avec des membres du ménage (enquêtes « emploi du temps », INSEE)



Le profil « adolescent » des lycéens s'est donc fortement atténué et, d'une manière plus générale, les jeunes semblent se détacher plus vite et plus complètement de l'influence familiale. Bien sûr l'indicateur sur lequel je m'appuie reste trop grossier ; il faudrait faire un travail beaucoup plus approfondi sur la transmission des goûts entre les générations, mais sous réserve de ce travail que je n'ai pas fait et qui, à ma connaissance n'existe pas, je ferais volontiers l'hypothèse d'une autonomie croissante de la sphère des goûts et des pratiques de loisirs juvéniles. Une dernière remarque à ce sujet : ces liens intergénérationnels distendus ne signifient pas que ces goûts s'expriment au travers de pratiques étrangères à la sphère marchande ; cela peut arriver bien sûr, mais le plus souvent des hommes de marketing tout à fait avisés savent détecter et répondre à ces besoins.

3 Le primat des relations sur les activités

Le dernier point que je voudrais aborder concerne l'orientation, elle aussi très spécifique aux jeunes, qui se fait jour dans les comportements sociaux et accompagne l'individualisation des mœurs et la baisse d'influence de la socialisation familiale : les relations entretenues avec le cercle le plus étroit des amis prennent une importance grandissante dans la vie sociale⁸. On sait depuis longtemps que la jeunesse est la période de la vie durant laquelle on fréquente le plus ses amis⁹. Mais ce qui est nouveau, me semble-t-il c'est que la sociabilité devient une valeur en elle-même : les jeunes sont les adeptes d'une « morale relationnelle », c'est-à-dire que les conséquences des actions sont moins envisagées en fonction de leur résultat intrinsèque ou en fonction de principes abstraits (il faut faire ceci, ne pas faire cela) qu'en fonction de l'effet concret et direct qu'elles peuvent avoir sur les autres et

⁷ Olivier Galland et Pascal Garrigues, La vie quotidienne des jeunes du lycée au mariage, *Economie et statistique* n° 223, 1989

⁸ cf O. Galland, Les Français entre : des relations électives et sélectives, Pierre Bréchon (dir.), *Les valeurs des Français*, Evolutions de 1980 à 2000, Armand Colin, 2000

⁹ Cf Galland et Garrigues op. cit., Claire Bidart, *L'amitié un lien social*, La Découverte, 1997, Nathalie Blanpain et Jean-Louis Pan Ké Shon, A chaque étape de la vie ses relations, *Données Sociales 1999*, Bernard Roudet, Jean-François Tchernia, L'amitié, une valeur toujours centrale, in *Les valeurs des jeunes*, Galland, Roudet (dir.), L'Harmattan, 2001

notamment ceux que l'on fréquente le plus intimement. Ce principe a évidemment des conséquences importantes dans le domaine moral : dans une telle conception, on l'a dit, les normes impersonnelles n'ont plus cours.

Mais il a aussi des conséquences sur la hiérarchie qui s'établit entre les personnes qu'on fréquente et les choses que l'on fait avec elles. Cela signifie concrètement que, pour les jeunes le « être-ensemble » devient plus important que le « faire-ensemble » ou du moins que le second n'est justifié que par le premier. Une petite étude qualitative réalisée avec des étudiants nous a bien montré les caractéristiques spécifiques de cette sociabilité juvénile. Au terme de cette étude sur les pratiques culturelles, quatre types de jeunes ont été dégagés¹⁰, et l'un des plus importants est celui que nous avons simplement appelé les « sociables ». Les jeunes de ce groupe ont une sociabilité amicale intense. Pour eux, les amis, souvent rencontrés dès l'école primaire ou au collège, sont les personnes auxquelles on peut se confier totalement, tout dire, avouer « ses moindres problèmes » (ce n'est pas le cas des parents) et sur lesquels on peut compter en cas de coup dur. Les sorties entre amis représentent pour eux la base de la vie de jeune.

L'enquête Emploi du temps de l'INSEE montre effectivement que les sorties occupent une part de plus en plus importante de la vie des jeunes, surtout avant qu'ils ne vivent en couple. Le temps moyen passé à ces sorties par les lycéens et les étudiants, par exemple, a doublé de 1986 à 1998 (tableau 1) : le pourcentage de jeunes qui sortent augmente fortement et, lorsqu'ils le font, c'est pour une plus longue durée.

Tableau 1 Moyenne du temps passé par les jeunes et taux de pratiquants par jour en « sorties » (mn/jour et %).

	Lycéens et étudiants			En emploi, pas en couple			En couple			Ensemble		
	Mn/jour ensemble	Taux de pratiquants	Mn/jour pratiquants	Mn/jour ensemble	Taux de pratiquants	Mn/jour pratiquants	Mn/jour ensemble	Taux de pratiquants	Mn/jour pratiquants	Mn/jour ensemble	Taux de pratiquants	Mn/jour pratiquants
1986	16,1	12,6	128	23,3	17,4	134	7	5,2	133	11,3	8,6	132
1998	32,1	19,5	164	30,3	17,7	171	9	6,9	131	24	14,9	161

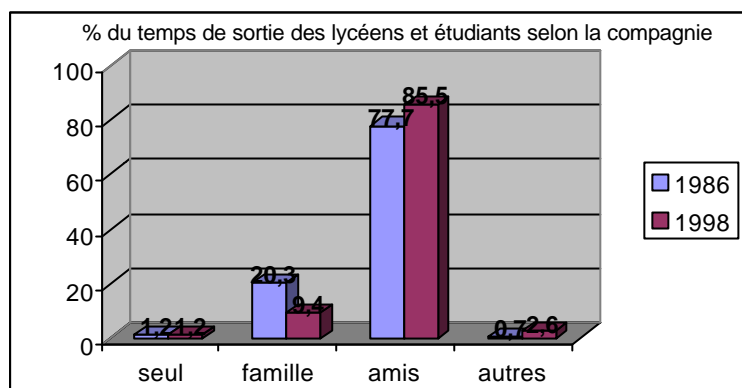
Lecture : chaque individu a été interrogé sur une journée donnée, y compris les samedi et dimanche. Pour chacun des groupes de jeunes, correspondant à un stade donné de l'insertion, le tableau livre trois informations : le temps moyen passé dans une journée que l'activité ait été pratiquée ou non, le taux de pratiquants (% de personnes ayant passé au moins une minute à l'activité considérée le jour de l'enquête) et le temps moyen passé par les seuls pratiquants. Les « sorties » comprennent le cinéma, la fréquentation des spectacles sportifs, des musées et expositions, les autres sorties donnant lieu à une rencontre.

Source : INSEE, enquêtes emploi du temps 1986 et 1998, données traitées par nos soins.

¹⁰ Les trois autres types sont les « passionnés » pour qui, à l'inverse du groupe des sociables, la communauté de goûts est ce qui guide le choix des amis. Ces passionnés pratiquent de façon intense une activité (souvent la musique ou le sport) et partagent cette passion avec un ou quelques amis ; les « accros de l'écran » sont des fanatiques et des gros consommateurs de jeux vidéos ; enfin, les « désœuvrés » sont des jeunes, souvent plus âgés, plus avancés dans la vie familiale et professionnelle, vivant souvent en zones rurales enclavées, qui se sentent isolés, ont peu d'activités et peu d'amis. Enquête sur les pratiques culturelles et les pratiques de communication des jeunes, Observatoire sociologique du changement, Rapport ronéo pour France-Telecom, 2002

De plus, lorsqu'ils sortent, les jeunes le font presque exclusivement avec leurs amis et cette prépondérance de la sociabilité amicale s'est encore renforcée (figure 7).

Figure 7. Les sorties des lycéens et étudiants, principalement et de plus en plus avec des amis (enquêtes « emploi du temps » INSEE)



Cette sociabilité n'a pas besoin d'occasions ou de prétextes particuliers pour se déployer. La rencontre elle-même compte autant, sinon plus que les choses que l'on peut faire ensemble. Une des jeunes filles interrogées, par exemple, explique bien qu'elle s'adapte, pour ses sorties, aux choix d'activités de ses différents amis, et, dit-elle, aux « affinités qu'elle a avec chacun ». Ce qu'il faut, comme le disent plusieurs jeunes interrogés, c'est « avoir les mêmes délires », c'est-à-dire partager les mêmes sensations et les mêmes envies au même moment. Ceux qui « sont pas prêts à nous suivre dans les délires » dit une autre jeune, « on les voit à d'autres moments ». C'est souvent par la danse, les sorties en « boîte » ou par la participation aux activités des salles de sport (step, fitness, cours de danse, etc..) que s'exprime cette sociabilité qui, dans l'enquête rassemble souvent des groupes de filles, même celles qui sont en couple et qui ne sacrifient pas pour autant les moments passés avec les « copines ». Beaucoup de ces jeunes filles insistent sur cette séparation, entretenu délibérément, entre la vie de couple et la sociabilité des « copines ». S'ils sortent beaucoup, ces jeunes aiment aussi tout simplement se retrouver chez les uns ou chez les autres dans des soirées improvisées qui dépendent des opportunités de rencontres et ...de la taille des appartements.

Ce primat des relations sur les activités peut avoir des conséquences importantes sur la fréquentation des équipements culturels ou des équipements de loisirs. Ainsi, plusieurs jeunes de l'enquête, amateurs de films, font état de leur préférence pour la solution qui consiste à louer des vidéos pour les regarder à plusieurs chez l'un ou l'autre de leurs amis. Au delà de l'aspect financier, il y a aussi l'expression d'une préférence pour « être en groupe », « voir les amis », plutôt que de s'enfermer dans les salles obscures dans un rapport plus individualisé au film qui est projeté. La baisse

de la fréquentation du cinéma semble d'ailleurs confirmée par les enquêtes Emplois du temps¹¹. D'une manière générale, c'est tout un rapport « individualisé » à la culture et aux œuvres qui est mis en cause par la préférence exprimée pour des activités pratiquées en groupe.

Pour conclure, on peut souligner une forme de paradoxe qui entoure les rapports de la jeunesse avec la société adulte et avec la culture qui, dans l'esprit de la plupart des jeunes, est associée au monde des adultes. D'un certain point de vue, la jeunesse actuelle est mieux intégrée à la société que ne l'étaient des générations de jeunes précédentes. Parsons montrait autrefois, dans un article sur la jeunesse américaine¹², que celle-ci se définissait essentiellement comme une sous-culture opposée aux valeurs adultes. Si on met à part la partie révoltée de la jeunesse qui existe, mais qui est très minoritaire et qui présente des caractéristiques sociales très particulières, il n'y a plus rien de tel aujourd'hui. Les jeunes ne contestent plus les fondements de la société ; ils demandent même plus d'autorité dans les relations sociales, comme le montraient les résultats des enquêtes valeurs ; l'identité générationnelle anti-institutionnelle et anti-autoritaire est bien derrière nous. Mais, en même temps, tout en renonçant à contester la société, les jeunes semblent se détacher d'une partie de ses valeurs et de son histoire culturelle, au nom d'une autonomie générationnelle revendiquée des goûts et des choix culturels et au nom de valeurs qui mettent en avant, l'authenticité, l'expression de soi et la communication interpersonnelle.

Ces jeunes ne refusent pas de devenir ce que la société attend d'eux mais ils revendiquent le droit de pouvoir librement choisir parmi le stock extrêmement diversifié de produits, de biens et de sollicitations qu'elle leur propose. Ils ne veulent plus être les réceptacles passifs d'une offre culturelle décidée et construite en dehors d'eux. Ils veulent être les acteurs de leur vie tout court et également, pour certains, de leur vie culturelle. Il reste à réfléchir pour savoir si ces nouveaux comportements ne constituent qu'une limite à la diffusion des biens culturels ou si ils peuvent être une occasion à saisir pour inventer un nouveau rapport à la culture.

¹¹ Le taux de pratiquants d'une journée moyenne reste stable à 2,5%, mais cette stabilité masque des disparités. Les élèves et étudiants comme les jeunes en emploi mais pas encore en couple sortent moins au cinéma : le taux de pratique journalière est passé de 5% à 3,5% pour les premiers, de 6% à 2% pour les seconds. Seuls les jeunes plus avancés dans la vie adulte ont vu leur pratique légèrement augmenter.

¹² Talcott Parsons, Age and sex in the social structure of the United States, *American Sociological Review*, 7, 5, 1942.